

COLLECTION « CRITIQUE »



PIERRE CLASTRES

LA SOCIÉTÉ
CONTRE L'ÉTAT



LES ÉDITIONS DE MINUIT

LA SOCIÉTÉ CONTRE L'ÉTAT

DU MEME AUTEUR

Aux Editions Plon

CHRONIQUE DES INDIENS GUAYAKI, 1972.

Aux Editions du Seuil

LE GRAND PARLER. Mythes et chants sacrés des Indiens
Guarani, 1974.

COLLECTION « CRITIQUE »

PIERRE CLASTRES

LA SOCIÉTÉ
CONTRE L'ÉTAT

RECHERCHES
D'ANTHROPOLOGIE POLITIQUE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1974 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

ISBN 978-2-7073-0021-8

chapitre 1

Copernic et les sauvages

« On disoit à Socrates que quel-
qu'un ne s'estoit aucunement
amendé en son voyage : Je croy
bien, dit-il, il s'estoit emporté
avecques soy. »

MONTAIGNE,

Peut-on questionner sérieusement à propos du pouvoir ? Un fragment de *Par-delà le bien et le mal* commence ainsi : « S'il est vrai que de tous les temps, depuis qu'il y a des hommes, il y a eu aussi des troupes humaines (confréries sexuelles, communautés, tribus, nations, Eglises, Etats) et toujours un grand nombre d'hommes obéissant à un petit nombre de chefs ; si, par conséquent, l'obéissance est ce qui a été le mieux et le plus longtemps exercé et cultivé parmi les hommes, on est en droit de présumer que dans la règle chacun de nous possède en lui le besoin inné d'obéir, comme une sorte de *conscience formelle* qui ordonne : "Tu feras ceci, sans discuter ; tu t'abstiendras de cela, sans discuter" ; bref, c'est un "tu feras". » Peu soucieux, comme souvent, du vrai et du faux en ses sarcasmes, Nietzsche à sa manière isole néanmoins et circonscrit exactement un champ de réflexion qui, jadis confié à la seule pensée spéculative, se voit depuis deux décennies environ commis aux efforts d'une recherche à vocation proprement scientifique. Nous voulons dire l'espace du *politique* au centre duquel le *pouvoir* pose sa question : thèmes nouveaux, en anthropologie sociale, d'études de plus en plus nombreuses. Que l'ethnologie ne se soit intéressée que tardivement à la dimension politique des

sociétés archaïques — son objet cependant préférentiel — voilà qui par ailleurs n'est pas étranger, on tentera de le montrer, à la problématique même du pouvoir : indice plutôt d'un mode spontané, immanent à notre culture et donc fort traditionnel, d'appréhender les relations politiques telles qu'elles se nouent en des cultures autres. Mais le retard se rattrape, les lacunes se comblent ; il y a désormais assez de textes et de descriptions pour que l'on puisse parler d'une anthropologie politique, mesurer ses résultats et réfléchir à la nature du pouvoir, à son origine, aux transformations enfin que l'histoire lui impose selon les types de société où il s'exerce. Projet ambitieux, mais tâche nécessaire qu'accomplit l'ouvrage considérable de J. W. Lapierre : *Essai sur le fondement du pouvoir politique*¹. Il s'agit là d'une entreprise d'autant plus digne d'intérêt qu'en ce livre se trouve d'abord rassemblée et exploitée une masse d'informations concernant non seulement les sociétés humaines, mais aussi les espèces animales sociales, et qu'ensuite l'auteur en est un philosophe dont la réflexion s'exerce sur les données fournies par les disciplines modernes que sont la « sociologie animale » et l'ethnologie.

Il est donc ici question du pouvoir politique et, très légitimement, J. W. Lapierre se demande tout d'abord si ce fait humain répond à une nécessité vitale, s'il se déploie à partir d'un enracinement biologique, si, en d'autres termes, le pouvoir trouve son lieu de naissance et sa raison d'être dans la nature et non dans la culture. Or, au terme d'une discussion patiente et savante des travaux les plus récents de biologie animale, discussion nullement académique par ailleurs bien que l'on pût en prévoir l'issue, la réponse est nette : « L'examen critique des connaissances acquises sur les phénomènes sociaux chez les animaux et notamment sur leur processus d'autorégulation sociale nous a montré l'absence de toute forme, même embryonnaire, de pouvoir politique... » (p. 222). Déblayé ce terrain et assurée la recherche de n'avoir point à s'épuiser de ce côté-là, l'auteur se tourne vers les sciences de la culture et de l'histoire, pour interroger — section par le volume la plus importante de

1. J. W. Lapierre, *Essai sur le fondement du pouvoir politique*, Publication de la Faculté d'Aix-en-Provence, 1968.

son enquête — « les formes "archaïques" du pouvoir politique dans les sociétés humaines ». Les réflexions qui suivent ont trouvé leur impulsion plus particulièrement dans la lecture de ces pages consacrées, dira-t-on, au pouvoir chez les Sauvages.

L'éventail des sociétés considérées est impressionnant ; assez largement ouvert en tout cas pour ôter le lecteur exigeant de tout doute éventuel quant au caractère exhaustif de l'échantillonnage, puisque l'analyse s'exerce sur des exemples pris en Afrique, dans les trois Amériques, en Océanie, Sibérie, etc. Bref, une recollection quasi complète, par sa variété géographique et typologique, de ce que le monde « primitif » pouvait offrir de différences au regard de l'horizon non archaïque, sur fond de quoi se dessine la figure du pouvoir politique en notre culture. C'est dire la portée du débat et le sérieux que requiert l'examen de sa conduite.

On imagine aisément que ces dizaines de sociétés « archaïques » ne possèdent en commun que la seule détermination de leur archaïsme précisément, détermination négative, comme l'indique M. Lapierre, qu'établissent l'absence d'écriture et l'économie dite de subsistance. Les sociétés archaïques peuvent donc profondément différer entre elles, aucune en fait ne ressemble à une autre et l'on est loin de la morne répétition qui ferait gris tous les Sauvages. Il faut alors introduire un minimum d'ordre en cette multiplicité afin de permettre la comparaison entre les unités qui la composent, et c'est pourquoi M. Lapierre, acceptant à peu près les classiques classifications proposées par l'anthropologie anglo-saxonne pour l'Afrique, envisage cinq grands types « en partant des sociétés archaïques dans lesquelles le pouvoir politique est le plus développé pour arriver finalement à celles qui présentent... presque pas, voire pas du tout de pouvoir proprement politique » (p. 229). On ordonne donc les cultures primitives en une typologie fondée en somme sur la plus ou moins grande « quantité » de pouvoir politique que chacune d'entre elles offre à l'observation, cette quantité de pouvoir pouvant tendre vers zéro, « ... certains groupements humains, dans des conditions de vie déterminées qui leur permettraient de subsister en petites "sociétés closes", ont pu se passer de pouvoir politique » (p. 525).

Réfléchissons au principe même de cette classification.

Quel en est le critère ? Comment définit-on ce qui, présent en plus ou moins grande quantité, permet d'assigner telle place à telle société ? Ou, en d'autres termes, qu'entend-on, fût-ce à titre provisoire, par pouvoir politique ? La question est, on l'admettra, d'importance puisque, dans l'intervalle supposé séparer sociétés sans pouvoir et sociétés à pouvoir, devraient se donner simultanément l'essence du pouvoir et son fondement. Or, on n'éprouve pas l'impression, à suivre les analyses pourtant minutieuses de M. Lapierre, d'assister à une rupture, à une discontinuité, à un saut radical qui, arrachant les groupes humains à leur stagnation prépolitique, les transformerait en société civile. Est-ce alors à dire qu'entre les sociétés à signe + et celles à signe —, le passage est progressif, continu et de l'ordre de la quantité ? S'il en est ainsi, la possibilité même de classer des sociétés disparaît, car entre les deux extrêmes — sociétés à Etat et sociétés sans pouvoir — figurera l'infinité des degrés intermédiaires, faisant à la limite de chaque société particulière une classe du système. C'est d'ailleurs à quoi aboutirait tout projet taxinomique de cette sorte, au fur et à mesure que s'affine la connaissance des sociétés archaïques et que se dévoilent mieux par suite leurs différences. Par conséquent, dans un cas comme dans l'autre, dans l'hypothèse de la discontinuité entre non-pouvoir et pouvoir ou dans celle de la continuité, il semble bien qu'aucune classification des sociétés empiriques ne puisse nous éclairer ni sur la nature du pouvoir politique ni sur les circonstances de son avènement, et que l'énigme persiste en son mystère.

« Le pouvoir s'accomplit dans une relation sociale caractéristique : commandement-obéissance » (p. 44). D'où il résulte d'emblée que les sociétés où ne s'observe pas cette relation essentielle sont des sociétés sans pouvoir. On y reviendra. Ce qu'il convient de relever d'abord, c'est le traditionalisme de cette conception qui exprime assez fidèlement l'esprit de la recherche ethnologique : à savoir la certitude jamais mise en doute que le pouvoir politique se donne seulement en une relation qui se résout, en définitive, en un rapport de coercition. De sorte que sur ce point, entre Nietzsche, Max Weber (le pouvoir d'Etat comme monopole de l'usage légitime de la violence) ou l'ethnologie contemporaine, la parenté est plus proche qu'il n'y paraît et les langages